Texte de
ANNE-SOPHIE
SILVESTRE

Illustrations de
AMÉLIE
DUFOUR

Les folles Aventures D'EULALIE DE POTIMARON

IV. L'AMAZONE DE MADEMOISELLE

Extrait de la publication

Flammarion

« – Mademoiselle de Potimaron,
apprenez que votre déguisement ne trompe que les sots.
Mais vous avez de la chance : on ne trouve que cela dans cette Cour.
Il tenait son épée en appui sur ma poitrine.
– Je crois que la situation vous oblige à rester tranquille et m'écouter.
L'écouter ? Que voulait-il vraiment ?... »

Eulalie a le cœur chamboulé par Philippe
dont elle se rapproche de jour en jour.
Mais un terrible ennemi l'oblige à se montrer prudente.
Pour Marie-Louise et le Dauphin,
la situation politique en Europe se révèle bien difficile :
sont-ils aussi libres qu'ils le pensent ?

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Déjà parus dans la même série :
– Tome 1 : *À nous deux Versailles !*
– Tome 2 : *Le Serment*
– Tome 3 : *Secrets et présages*

Conception graphique : Studio Flammarion Jeunesse et Marie Pécastaing
Mise en page : Anne-Claire Monnier
© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
Dépôt légal : janvier 2013
ISBN : 978-2-9168-9991-6 / N° d'édition : L.01EJEN000927.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Texte de
ANNE-SOPHIE
SILVESTRE

Illustrations de
AMÉLIE
DUFOUR

Les folles Aventures D'EULALIE DE POTIMARON

IV. L'AMAZONE DE MADEMOISELLE

Flammarion

Extrait de la publication

Pour Merlin, Marie, Annie, Raphaëlle, Anaïs,
Isabelle, Adrien, Cédric, Amandine, Christian,
Sophie... et tous ceux qui ont la gentillesse
de suivre Eulalie depuis le début.
Pardon à ceux que je n'ai pas nommés,
et merci tout autant.

Extrait de la publication

« Retournez sur vos pas, ne soyez point trop lent,
Retournez.
– Décidez mon cheval, dit Roland ;
Car il a l'habitude étrange et ridicule
De ne pas m'obéir quand je veux qu'il recule. »

Victor Hugo, *La Légende des siècles*

Résumé

DES TOMES PRÉCÉDENTS

Eulalie de Potimaron a grandi à la campagne, sous la direction indulgente d'un père peu attaché aux règles et aux principes. Pourtant, elle doit quitter les siens et rejoindre Versailles pour devenir fille d'honneur de Marie-Louise d'Orléans, la nièce du Roi, dite *Mademoiselle*.

Dès la première semaine, Eulalie remet en secret ses habits de garçon pour explorer Versailles. Elle se prend de querelle avec un jeune garçon inconnu et le provoque en duel, duel qui lui permet d'intégrer la société secrète des compagnons du Grand Dauphin.

En juillet de 1677, Eulalie a eu treize ans.

Le Roi a autorisé sa belle-sœur, *Madame*, et sa nièce, *Mademoiselle*, à passer le début de l'été dans leur château de Saint-Cloud. La tranquillité qui y règne permet au Dauphin et à *Mademoiselle* de se faire l'un à l'autre le serment de s'épouser.

Par précaution, Eulalie et Philippe, le jeune frère de *Mademoiselle*, consultent une voyante. Celle-ci prédit : *Votre sœur sera reine*. Pour Marie-Louise et le Dauphin, l'espoir est permis.

« Tranquillité ? »

Cette tranquillité certaines nuits n'est qu'apparente. Un accrochage entre Eulalie et le chevalier de Mayenne tourne mal, la voilà avec un ennemi dangereux sur les bras.

À la fin de juillet, la Cour se disperse. Le Roi et sa famille vont à Chambord, les autres rentrent chez eux, et Eulalie retourne – enfin ! – à Potimaron.

Extrait de la publication

Les personnages

MAISON DE «MADEMOISELLE» :

— Marie-Louise d'Orléans, 15 ans, nièce du Roi, fille de *Monsieur*, frère du roi, et de la princesse Henriette d'Angleterre, morte sept ans plut tôt.

— Eulalie, notre héroïne, fille d'honneur de *Mademoiselle*.

— Gaétane de Sainte-Austreberthe, autre fille d'honneur de *Mademoiselle*, compagne de chambre et meilleure amie d'Eulalie.

— Ti-Tancrède, lapin apprivoisé d'Eulalie.

— Madame de Soulencourt, Première dame d'honneur de *Mademoiselle*. S'en méfier : elle rapporte tout au Roi.

MAISON DU GRAND DAUPHIN :

— Louis de France ou *Monseigneur*, 16 ans, fils unique du Roi Louis XIV et de la Reine Marie-Thérèse.

— Ses compagnons, membres de la société secrète : Messieurs de Chalamar, d'Us, de Saint-Aubin et de Lavandin.

— Le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, et son fils surnommé « Oui-Papa » par Eulalie et ses amis. Se garder également d'eux car ils rapportent aussi au roi.

MAISON DU DUC DE CHARTRES :

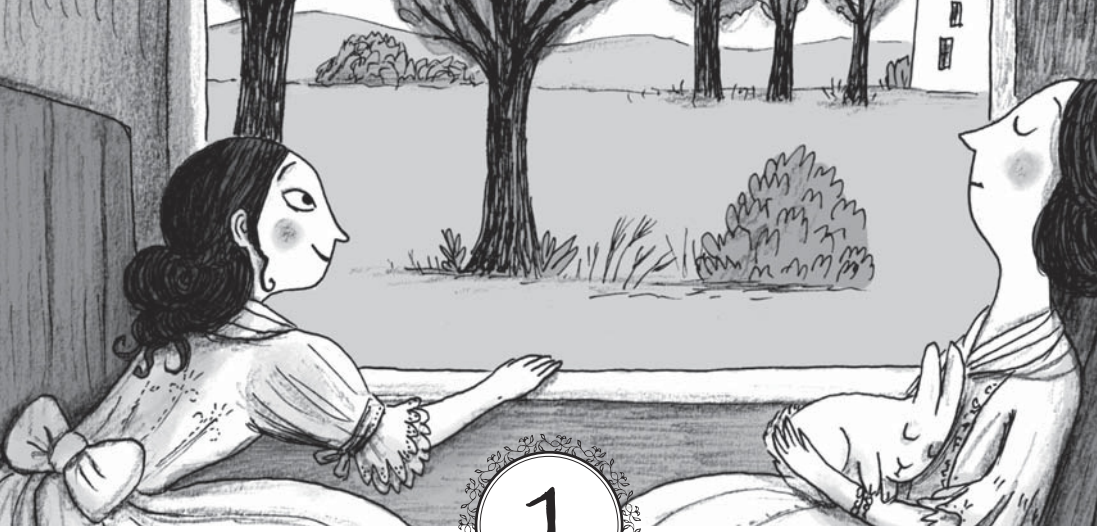
Elle comporte peu de monde, Philippe de Chartres aime la tranquillité.

— D'abord, lui-même, Philippe de Chartres, 13 ans, neveu du Roi, fils de *Monsieur*, frère du Roi, et de Madame Palatine, sa seconde épouse, demi-frère de Marie-Louise, membre de la société secrète et second meilleur ami d'Eulalie.

— M. de Saint-Laurent, son gouverneur, qu'on ne voit jamais parce qu'il est vieil et mal allant.

— L'abbé Dubois, son jeune précepteur, médecin à ses heures, aussi à l'aise à la guerre que dans les jardins de Saint-Cloud.

Extrait de la publication



1

Comment pouvez-vous dormir DANS UN MOMENT PAREIL ?...

— Annie ! Regarde… Mais réveille-toi… On voit les Petites-Roches ! Le relais est derrière… Ti-Tancrède ! C'est le dernier relais avant la maison…

Après les Petites-Roches, nous quitterions la grand-route de Châteauroux pour celle de Potimaron. Nous laisserions les chevaux des Messageries royales et finirions le voyage avec ceux envoyés par mon père. Il ne fallait pas trois heures pour aller du relais à la maison. Les Petites-Roches, c'était déjà chez nous. Je frémissais comme un animal qui a reconnu son sol et son air.

Chaque parfum me grisait. Les arbres, la terre et l'herbe ne sentent pas ici comme ailleurs. Et le foin coupé ! On

Extrait de la publication

venait de faucher le regain… Penchée à la portière, j'aspirais l'air et les senteurs à m'en faire craquer les poumons.

— Mais sens donc, ma tante !… Et la rivière !… Regarde, la rivière…

— Oui, nous arrivons, c'est une bonne nouvelle…

Annie sommeillait, Ti-Tancrède dormait carrément. Nous nous étions levés à quatre heures pour nous mettre en route avant la pique du jour. Mais j'étais plus éveillée que tout un envol de mésanges, les plus excités des oiseaux.

— Comment pouvez-vous dormir dans un moment pareil ?

Je n'y tins plus. Je passai les bras et le corps hors de la fenêtre et m'accrochai des deux mains aux bagages arrimés sur la voiture. Sans demander qu'on ralentisse, je grimpai sur le toit et me laissai tomber sur le siège à côté du cocher.

— Eulalie, mais que… ?

Ma tante ne termina pas sa question. Du reste, qu'aurait-elle pu ajouter ? Je n'étais plus là. Le cocher ne paraissait nullement fâché de mes acrobaties. L'air rieur, il me tendit la main pour m'aider à m'installer auprès de lui.

— Alors, c'est bientôt la maison, mademoiselle… Ça fait chaud au cœur, n'est-ce pas ?

Je ne répondis que par un sourire. Non, mon cœur n'avait pas chaud. Il dansait, tanguait, faisait clic cloc et chavirait. Mais ç'aurait été compliqué à expliquer.

Extrait de la publication

M. Pascal, le maître de poste, était une vieille connaissance. Il m'accueillit avec un large sourire, encore un ! Il était aussi heureux de me retrouver que moi de le revoir. Il me tendit la main pour m'aider à descendre, mais je réunis mes jupes dans une main et sautai à terre comme je l'avais si souvent fait dans la paille de son écurie.

— Eh bien, moi qui croyais voir revenir une noble dame de Versailles… Comme vous avez grandi, mademoiselle Eulalie !

— Mon père a-t-il envoyé les chevaux ?

— Ils sont là depuis deux jours, au cas où vous seriez arrivées en avance. Et votre papa a envoyé une surprise pour vous.

— Une surprise ?

— Une amie que vous serez bien aise de retrouver deux ou trois heures plus tôt, du moins c'est ce que M. le baron a pensé. Venez avec moi.

À peine entrée dans l'écurie, je la reconnus. Pourtant, dans sa stalle, on n'apercevait d'elle que ses oreilles.

— Calypso ?

Calypso, ma jument bai cerise aux jambes si fines, à la si belle tête et aux trois balzanes qui lui donnaient droit au titre de « cheval de roi ». La balzane[1] du postérieur gauche lui remontait plus haut que le genou et était parsemée de tachetures sombres, comme une panthère.

— Calypso…

1. Balzane : tache blanche circulaire aux pieds d'un cheval. Un proverbe dit : « Balzane un, cheval commun. Balzane trois, cheval de roi. »

Extrait de la publication

Je connaissais tout d'elle. Elle était née chez nous, la même année que moi, une des plus jolies pouliches qui aient vu le jour à Potimaron. Mon père me l'avait donnée alors que je ne marchais pas encore. Nous avions grandi ensemble. Mon père et son écuyer Grégoire lui avaient appris à accepter un cavalier sur son dos et, quand j'avais eu sept ans, on m'avait permis de la monter. Jusqu'à mon départ pour Versailles, nous ne nous étions jamais quittées.

— Calypso… murmurai-je, les deux bras autour de son encolure et le front dans sa crinière. C'est fini, tu sais. Tu repars avec moi. Tu fais désormais partie de l'écurie de *Mademoiselle*.

Ma jument me flairait doucement, comme pour s'assurer que rien n'avait changé chez moi. Elle remua les oreilles avec une expression de doute. Je crus y reconnaître un soupçon.

— Eh bien, oui, j'ai monté d'autres chevaux que toi. Deux. Les chevaux de Philippe, dont Hawk, son pur-sang anglais. Tu comprends, pardonne… Nous étions loin et je ne pouvais pas faire autrement. Je suppose que, de ton côté, mon père et Grégoire t'ont souvent fait travailler…

Calypso baissa un instant les paupières, comme pour dire qu'en effet nous ne pouvions pas faire autrement.

Je me demande souvent ce que pensent réellement les chevaux dans des moments comme celui-là… Peut-être tout simplement se sentent-ils bien. En sécurité avec les humains qu'ils ont acceptés pour amis et à qui ils accordent

leur confiance ; cette incroyable, illimitée, confiance des animaux.

Annie passa la tête à la porte de l'écurie :

— Alors, repartons-nous ? Les chevaux seront attelés dans trois minutes et Calypso nous suivra en longe. Tu n'es donc plus pressée ?

— Si, répondis-je.

Je la rejoignis au-dehors.

— Dis-moi, petite tante gentille, cela t'ennuie si je te laisse finir la route seule en voiture ? Si papa a envoyé Calypso au-devant de nous, c'est bien pour que je puisse terminer le voyage avec elle.

— Comme ça ? En robe ?

— Je dois avoir des bottes et une culotte de garçon dans ma malle. Je crois même que par chance elles sont sur le dessus. Je n'en aurais que pour un instant à me changer.

— Ah, vraiment, « par chance »… Je ne crois pas un instant à ce « par chance ».

— Alors, c'est oui ? Cela me ferait tant plaisir… Et je serai prudente. Je connais cette route par cœur, chaque tournant, chaque caillou… Et Calypso aussi.

— Je ne vois même pas comment je pourrais t'en empêcher… Fonce te changer.

À nouveau grimpée sur la voiture, un bras passé entre les cordes et les ficelles de notre pyramide de bagages, je parvins à extraire de ma malle mes bottes, une chemise et ma plus vieille culotte, celle qui me servait à travailler l'escrime. Ah bien oui, elles étaient sur le dessus. Eh bien

Extrait de la publication

oui, il faut tout prévoir. Mme Pascal, la maîtresse des lieux, me prêta une chambre. En redescendant, j'eus la surprise de trouver Annie, également en chausses d'homme et bottes, m'attendant déjà en selle sur un cheval emprunté à l'écurie du relais.

— Ma tante, que fais-tu ?

— Je t'accompagne. Ce sera plus sûr. Et, pour tout dire, moi aussi j'en ai assez de me faire secouer comme une salade dans ce carrosse.

— Mais, tu… Tu ne montes pas en amazone ? Je croyais…

— Tu croyais avoir inventé quelque chose ? Je montais en homme bien avant toi. Il faut reconnaître que c'est beaucoup plus commode. Alors, y allons-nous ?

— Un instant…

Je jetai ma robe en vrac sur la banquette et appelai le cocher qui était déjà remonté sur son siège :

— Bérenger, voudrez-vous prendre garde que Ti-Tancrède est seul dans la voiture ?

— Donnez-moi son panier sur le siège, nous nous tiendrons compagnie.

Je caressai la tête de mon lapin, le gratouillai entre les oreilles et refermai doucement le panier.

— À tout à l'heure, lapinou, dis-je, nous nous retrouverons à la maison.

Calypso, après deux journées à se faire surnourrir dans l'écurie du relais ne demandait rien d'autre que courir. Dès qu'elle eut la route devant elle, elle partit d'elle-même au grand trot.

Extrait de la publication

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Cette route des Petites-Roches à Potimaron, il y avait plus de six mois que je ne l'avais parcourue mais j'en connaissais chaque pas, c'est comme si je n'étais jamais partie. Au vieux pont de pierre ma jument prit le galop, je ne l'arrêtai pas. Debout sur les étriers et penchée sur son encolure, nous avons parcouru toute la route dans cette allure. Une demi-lieue avant la maison, le chemin descend dans le vallon de la Radegonde, traverse le cours d'eau et remonte le versant en face. En haut de la côte, assis sur un rocher, son cheval broutant à quelques pas, il y avait mon père qui me regardait arriver.

Ma jument et moi avons allongé encore le galop. La Radegonde en ce mois de juillet n'était qu'un ruisseau. Nous avons franchit le gué au galop en envoyant dans l'air des milliers de gouttes qui éclatèrent dans le soleil comme une gerbe de lumière. Nous sommes allées finir notre course au pied du rocher de mon père, je sautai à terre, me jetai à son cou et enfouis mon visage dans le creux de son col.

— Père, comme vous m'avez manqué.

— Eh bien, eh bien… répétait-il la voix émue et me tapotant l'épaule, ce sont les belles manières que tu es censée avoir apprises ?

— Vous êtes la deuxième personne à me dire ça depuis les Petites-Roches, père, dis-je en riant. Mais vous n'en pensez pas un mot. Est-ce que sinon vous m'auriez envoyé Calypso ?

Extrait de la publication

— Bien entendu, je n'en croyais rien. Recule un peu, laisse-moi te regarder. Comme tu deviens belle, Eulalie !… Mais, dis-moi, qu'as-tu fait de ta tante ?

— Mais elle est avec moi…

Je me retournai : Annie ne se trouvait pas sur la route.

Était-elle tombée sans que je m'en aperçoive ? Toute à ma course depuis le vieux pont, je ne m'étais plus préoccupée d'elle.

Mais, soudain, au bout du chemin, elle apparut dans un trot paisible.

— Au début, j'ai essayé de te suivre, dit-elle quand elle nous eut rejoints, mais il y a eu un moment où je me suis dit : Flûte ! Elle va se casser le cou, son père a été assez déraisonnable pour lui envoyer sa jument, je ne vais pas casser le mien aussi pour complaire à cette paire de fous.

— Je ne me suis rien cassé, petite tante…

— Et comme tu es jolie dans ce costume, ma petite sœur, ajouta mon père, tu as l'air d'avoir quinze ans.

— Avez-vous fini, tous les deux ? Quelle paire de saintes-nitouches vous faites ! Avons-nous le droit de rentrer à la maison d'une manière sensée maintenant que vous vous êtes retrouvés ?

Extrait de la publication

2

Le chocolat était une nouveauté QUI NOUS VENAIT D'ESPAGNE

Six semaines en été à la campagne, ce sont quarante-deux longues journées chaudes et belles, presque toutes semblables mais toutes différentes. Nous ne nous quittions guère, mon père, Annie et moi.

Nous faisions de longues promenades tranquilles. Je ne me lassais pas de contempler les lignes successives des collines dont la couleur allait pâlissant en s'éloignant vers l'horizon. La chaleur du milieu du jour nous réunissait autour de la table de pierre sous l'ombre du noyer. Le soleil qui baissait nous retrouvait sur la terrasse du couchant où ma tante avait imaginé de nous servir du chocolat. C'était une nouveauté qui venait d'Espagne, la reine Marie-Thérèse

L'ILLUSTRATRICE

Native de banlieue parisienne, Amélie a migré en Alsace pour rejoindre l'école des Arts décoratifs de Strasbourg.

Elle y vit toujours au milieu des cigognes et travaille en tant qu'illustratrice pour la presse et l'édition jeunesse.

Extrait de la publication

Table DES MATIÈRES

1. Comment pouvez-vous dormir dans un moment pareil ?... 9
2. Le chocolat était une nouveauté qui nous venait d'Espagne 18
3. Une femme premier écuyer ? Où le monde va-t-il ?... 29
4. Belle formule, mais qui ne m'aidait en rien . 44
5. *Va, je ne te hais point* 56
6. Probablement 65
7. Surprise ! 76
8. Le tabouret 90
9. *« Lo amo ya »* 100
10. « Ou Reine de France, ou abbesse de Chelles » 114
11. Le serpent du paradis terrestre était gaucher 129
12. Cornes et tripes du diable ! 145
13. *Esto es innegociable* 160
14. Orléans, Notre-Dame de Cléry... 171
15. La montagne, le grand air, vous aimez ? . 187
16. Les vagues qui se brisent 204

Extrait de la publication